

LES MULTIPLES CONFUSIONS DE LANGUE DE SÁNDOR FERENCZI ET LEURS DESTINS DANS LA PENSÉE PSYCHANALYTIQUE

Nicolas Evzonas

ERES | « *Psychologie clinique et projective* »

2016/1 n° 22 | pages 69 à 90

ISSN 1265-5449

ISBN 9782749253527

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-psychologie-clinique-et-projective-2016-1-page-69.htm>

Pour citer cet article :

Nicolas Evzonas, « Les multiples confusions de langue de Sándor Ferenczi et leurs destins dans la pensée psychanalytique », *Psychologie clinique et projective* 2016/1 (n° 22), p. 69-90.

DOI 10.3917/pcp.022.0069

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les multiples confusions de langue de Sándor Ferenczi et leurs destins dans la pensée psychanalytique

Nicolas Evzonas

ARGUMENTATION PRÉLIMINAIRE

Notre contribution traitera d'un texte emblématique de la pensée ferenczienne qui revêt une importance capitale aussi bien pour la théorie que pour l'histoire de la psychanalyse. Il s'agira de « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant : le langage de la tendresse et de la passion », qui constitue une retranscription d'une intervention de Ferenczi au XII^e Congrès international de psychanalyse, à Wiesbaden en 1932. La communication se présente en développement continu dans sa forme publiée, c'est-à-dire que l'auteur a choisi d'éviter toute division en segments, ou en parties séparées par des astérisques : l'argumentation de Ferenczi est déployée en un tout ininterrompu. Pour des raisons « pédagogiques », l'on peut cependant découper artificiellement cet ensemble organique en deux parties, une première qui s'occupe manifestement de la technique psychanalytique et une deuxième qui traite du traumatisme. Nonobstant, comme nous le verrons incessamment, ces deux thèmes sont inextricablement, voire intrinsèquement liés. On pourrait même dire que la première partie non seulement annonce la seconde, mais que ce qui est dit dans la première est transposable dans la seconde et, inversement, ce qui est développé dans la seconde éclaire rétrospectivement une première partie qui prend à l'évidence des allures de préambule. Ces deux « parties »

Nicolas Evzonas, docteur ès Lettres, université Paris-Sorbonne ; en cours de formation en psychologie clinique, psychopathologie et psychanalyse, université Paris-Diderot. nicolas.evzonas@gmail.com

décrivent en effet deux types de confusion de langue : entre les adultes et l'enfant et entre l'analyste et le patient.

Notre lecture consistera en un développement multifocal du titre de l'article de Ferenczi, qui aboutira inévitablement à une contextualisation historico-théorique du texte et permettra de dégager deux types supplémentaires de confusion : une confusion de langues, au sens propre du terme, dans la vie de Ferenczi et une confusion de langues métapsychologiques entre Freud et Ferenczi. Enfin, pour clore le cercle des questions abordées dans ce texte fondamental du psychanalyste hongrois, nous esquisserons le destin de « Confusion de langue » chez des auteurs qui présentent une filiation (déclarée ou non) avec Ferenczi : Sigmund Freud, Anna Freud, Michael Balint, Pierre Bourdier et Jean Laplanche.

REMARQUES MÉTHODOLOGIQUES

On attirera l'attention sur l'importance du titre et/ou du sous-titre d'un texte : exposé, article, thèse, œuvre littéraire, mais aussi tableau, chorégraphie ou tout autre type de « tissu de signes ¹ ». Le titre et le sous-titre font partie de ces éléments que l'on appelle en narratologie « péri-textuels », c'est-à-dire qui se trouvent « autour [περι] du texte » (Genette, 1987). Ces informations périphériques, telles la date et le lieu de publication, les dédicaces, les renvois, les notes en bas de page, la quatrième de couverture, sont susceptibles de contribuer à un élargissement considérable du sens d'une œuvre. Le titre et/ou le sous-titre peuvent voiler ou dévoiler le contenu d'un ouvrage, placer l'accent sur un thème important ou le déplacer éventuellement, si l'auteur est malin ou joueur. L'analyse du titre et du sous-titre peut en outre intertextualiser un texte (le mettre en dialogue avec d'autres textes ²), le contextualiser historiquement et/ou biographiquement et contribuer par ailleurs à percer à jour ses enjeux latents ou même inconscients. Le titre de l'article de Ferenczi « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », suivi du sous-titre « Le langage de la tendresse et de la passion », se prête parfaitement à une telle exploration plurielle.

1. Nous utilisons le mot « texte » au sens des sémioticiens qui, suivant son étymologie (texte : du lat. *textus, texere* « tisser ») entendent un « tissu de signes ». Ces signes peuvent être linguistiques (un livre), picturaux (un tableau), posturo-mimo-gestuels (une chorégraphie), etc. Sur la notion élargie de « texte », cf. Kristeva, 1969, p. 9-28.

2. Sur la notion de l'intertextualité, cf. Kristeva, 1969, p. 82-112.

Précisons que notre analyse du titre de l'article, en lien évidemment avec son contenu, s'inscrit dans le sillage du poststructuralisme. En conséquence, elle traite le texte à la fois comme un effet de la structure et du langage et comme un extra-texte, prenant en considération l'entité biographique de l'auteur, ainsi que l'inscription de ce « tissu de signes » dans l'histoire, en l'occurrence dans l'histoire de la psychanalyse. Nos deux premiers segments se focaliseront sur la structure close du texte, tandis que le troisième et le quatrième tenteront de sortir de cette « clôture » pour élargir le sens de cette contribution de Ferenczi.

CONFUSION DE LANGUES SEXUELLES

On signalera tout d'abord que le titre « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », sous-titré « Le langage de la tendresse et de la passion », n'est pas le titre d'origine mais celui sous lequel la communication de Ferenczi est passée à la postérité. En réalité, ce titre/sous-titre est tiré d'une phrase qui intervient dans la seconde moitié du texte pour souligner le décalage entre la langue des adultes, ancrée dans le courant passionnel de la sexualité génitale, empreinte de culpabilité, et la langue de l'enfant, animée par le courant tendre de l'érotisme prégénital et marquée du sceau de la passivité :

« En réalité, [les enfants] ne voudraient, ni ne pourraient, se passer de la tendresse et surtout de la tendresse maternelle. Si, au moment de cette phase de tendresse, on impose aux enfants *plus d'amour* ou un *amour différent* de ce qu'ils désirent, cela peut entraîner les mêmes conséquences pathogènes que la *privation d'amour* jusqu'ici invoquée. Cela nous entraînerait trop loin de parler, ici, des toutes les névroses et conséquences caractérologiques qui peuvent résulter de la greffe prématurée de formes d'amour passionnel et truffé de sentiments de culpabilité, chez un être encore immature et innocent. La conséquence ne peut être que cette confusion de langues à laquelle je faisais allusion dans le titre de la conférence³ » (Ferenczi, 1932a, p. 132 ; souligné par nous).

Au-delà de la différence concernant l'essence de l'érotisme adulte et de la sexualité infantile, on décèle l'idée d'excès lié à la réponse de l'objet face à la quête primordiale de satisfaction libidinale, excès invariablement nocif

3. Ferenczi fait allusion au titre modifié de sa conférence « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », initialement intitulée « La passion des adultes et leur influence sur le développement du caractère et de la sexualité des enfants ».

et pathogénique, qu'il s'agisse de sa forme positive d'offre (« plus d'amour ») ou de sa forme négative d'absence (« privation d'amour »). Trop d'amour équivaut à trop peu d'amour, ce « trop » signifiant l'inadéquation entre deux types de disposition sexuelle.

S'agissant toujours du titre, la dissymétrie entre les deux langages est suggérée par le pluriel « adultes » et le singulier « enfant ». Ce qui permet de lire en filigrane l'emprise des adultes en tant que « classe » sur l'« enfant » isolé (Assoun, 2009). On soulignera que l'ascendant pervers et l'inadéquation entre deux parties inégales constituent le leitmotiv de la conférence de Ferenczi. Par conséquent, la structure même du titre « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant » reflète le contenu manifeste de l'article, tout en mettant l'accent sur la deuxième partie, dédiée au traumatisme, ce qui explique sans doute pourquoi la plupart des commentaires « scotomisent » la première partie, qui se réfère à la posture de l'analyste et aux problèmes contre-transférentiels.

Il est intéressant de noter que le titre d'origine « La passion des adultes et leur influence sur le développement du caractère et de la sexualité des enfants » (Assoun, 2009), le « degré zéro » du titre de la communication de Ferenczi (Cassin, 2009, p. 12-13), rend l'idée de ladite emprise explicite. Ce titre initial indique que le véritable thème de cette communication est la source exogène du caractère et de la névrose : il s'agit de revenir sur l'importance de l'*extraterritorialité du facteur traumatique*. Le titre original révèle donc sans ambages que le « péché originel » découle des passions des adultes. On aura remarqué que ce titre ne comportait ni le vocable « langue » ni le terme « langage » (Cassin, 2009, p. 3), ce qui renforce l'idée que l'on devrait comprendre la babélisation linguistique de la seconde version du titre comme une métonymie d'une autre réalité. Les deux langues/langages ne correspondraient en vérité qu'à deux variétés d'amour, la tendresse qui sied à l'enfant (« l'amour objectal passif, ou stade de la tendresse », Ferenczi, 1932a, p. 132) et la passion propre à l'adulte (« l'amour passionnel et truffé de sentiments de culpabilité », *ibid.*, p. 133), deux modes de communication, deux univers somatopsychiques différents.

Il va sans dire que l'on ne navigue pas dans le registre du sens littéral mais dans le registre métaphorique. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que Ferenczi affectionne particulièrement les métaphores, comme on peut le constater dans ce texte avec les images du « bec d'un oiseau qui meurtrit un fruit » (1932a, p. 133) et du « ver dans le fruit » (*ibid.*, p. 133) déclencheurs d'une maturation accélérée. On pourrait soutenir que ces images

métaphorisent l'aspect externe et l'aspect interne du traumatisme, en dépit de la *doxa* qui veut que Ferenczi postule l'origine purement exogène du traumatisme, à l'inverse d'un Freud-partisan intransigeant de sa nature endogène après l'abandon de la *neurotica* – positions simplificatrices qui se prêtent vivement à discussion⁴. Le bec de l'oiseau suggère, comme le remarque à juste titre Estellon (2010, p. 67), « l'environnement qui imprime et qui marque sa forme sur le moi », alors que le ver dans le fruit évoque « les défenses intellectuelles qui croissent et se meuvent comme coupées des sensations somatopsychiques, tel un corps étranger, à l'intérieur du moi » (*ibid.*). Rappelons que les sensations somato-psychiques coupées des défenses intellectuelles font référence à ce que Ferenczi appelle « clivage somatopsychique », à savoir le clivage entre les pensées et le corps.

Il importe de signaler ici que, en postulant une confusion de langue entre les adultes et l'enfant et non pas simplement entre les parents et leur progéniture, Ferenczi nous dégage de l'exclusive familialiste qui pèse sur la pensée psychanalytique pour nous diriger vers une problématique transcendante les civilisations et les cultures. La confrontation entre adultes et enfants et, plus concrètement, l'accès au monde adulte constitue en effet une constante anthropologique, comme le rappelle Laplanche, qui a réévalué les thèses de l'anthropologue culturaliste Margaret Mead à la lumière de « Confusion de langue » :

« Car c'est finalement une contingence, fût-elle ancrée dans la biologie et l'histoire humaine, ce n'est pas un fait nécessaire en soi, qu'un enfant soit élevé par des parents, par ses parents, par les parents. La situation originelle telle que Ferenczi la pose, c'est la confrontation de l'enfant et du monde adulte. Car on peut à la rigueur devenir sans une famille un être humain, mais non pas sans cette confrontation. Ici un réexamen de la pensée de Margaret Mead dans ses écrits d'anthropologie comparée conduirait à la même direction : le fait fondamental posé par elle, au-delà des variantes culturelles, c'est le problème de l'accès au monde adulte » (Laplanche, 1987, p. 123).

L'inadéquation enfant/adulte nous renvoie donc vers un « au-delà » de la métapsychologie, préfigurant certains travaux contemporains qui mettent à l'épreuve les modèles classiques de la métapsychologie⁵.

4. Cf. *infra*, p. 12-14.

5. On peut renvoyer à cet égard à l'ouvrage de B. Brusset *Au-delà de la névrose : Vers une troisième topique*, qui consiste en un travail de clarification et de théorisation à partir de nouvelles formes de la psychopathologie (fonctionnements limites, psychotiques, pervers addictifs ou opératoires), débouchant à une métapsychologie complétée et enrichie.

CONFUSION DE LANGUES TRANSFÉRENTIELLES

Si « Confusion de langue » se réfère explicitement à la confrontation inégale entre le monde adulte et le monde de l'enfance, le syntagme « délier la langue », qui apparaît à deux reprises dans le texte de Ferenczi, relie implicitement cette confusion à une autre, qui imprègne la relation analyste/analysant. Citons la première occurrence de cette nouvelle référence à la langue, qui n'est encore une fois qu'une métaphore :

« Dans la relation entre le médecin et le patient, il existait un manque de sincérité, quelque chose qui n'avait pas été formulé, et le fait de s'en expliquer, en quelque sorte, *dé liait la langue* du patient. Admettre une erreur valait à l'analyste la confiance du patient. On a presque l'impression qu'il serait utile à l'occasion de commettre des erreurs, pour en faire ensuite aveu au patient » (Ferenczi, 1932a, p. 127-128 ; souligné par nous).

Ce qui inhibe la parole de l'analysant et bloque son associativité, ce qui « lie sa langue » selon Ferenczi, c'est l'attitude abstentionniste de l'analyste et son silence obstiné au regard de ses troubles contre-transférentiels, liés par ailleurs à la durée insuffisante de l'analyse didactique (Ferenczi, 1932a, p. 127). Cette dénonciation de la posture analytique traditionnelle, qui nous fait penser à la « neutralité malveillante » dont parle Chemla (2009, p. 43-59) à propos de la prise en charge des pathologies lourdes, fait écho au mutisme traumatogène des parents à l'égard de la souffrance de leur enfant abusé, qui amplifie l'effet traumatique de la séduction (Ferenczi, 1932a, p. 131). La langue distante, hautaine, glaciale de l'analyste s'avère finalement aussi étrangère et intrusive que la langue passionnelle que le séducteur adulte impose à l'enfant et aussi aliénante que le langage du silence⁶ qui entoure la scène d'abus.

L'interdépendance des langues adultes/enfants et des langues transférentielles dans l'espace de la cure devient plus transparente dans l'extrait suivant, qui survient juste après la description de la dissymétrie des langages sexuels :

« Les *parents* et les *adultes* devraient apprendre à reconnaître, comme nous *analystes*, derrière l'*amour de transfert*, soumission ou adoration de nos *enfants*, *patients*, *élèves*, le désir nostalgique de se libérer de cet *amour opprimant*. Si

6. Bokanowski (2001a, p. 26) voit dans ce que nous appelons ici « silence de langage » un désaveu de l'acte séducteur et une disqualification de l'affect de l'enfant de la part de l'adulte (la mère ou son tenant lieu).

on aide l'enfant, le patient ou l'élève, à abandonner cette *identification*, et à se défendre de ce *transfert pesant*, on peut dire que l'on a réussi à faire accéder la personnalité à un niveau plus élevé » (Ferenczi, 1932a, p. 132 ; souligné par nous).

On relèvera d'abord la série « parents, adultes et analystes », mise en opposition avec la série « enfants, patients et élèves ». Par ailleurs, l'« amour du transfert », l'« amour opprimant » ou le « transfert pesant », associés à l'« identification », doivent être reliés à l'amour forcé du parent qui mobilise chez l'enfant l'identification à son agresseur, dont il dépend par ailleurs totalement (à l'instar de l'analysant qui dépend de son analyste). Sidéré par l'irruption de la langue passionnelle de son séducteur, l'enfant introjecte ce langage empreint de culpabilité qui n'est pas le sien, intrapsychise la réalité extérieure qui dépasse ses capacités d'élaboration et se clive en innocent et coupable. La « transe traumatique » que Ferenczi (1932a, p. 130) mentionne dans l'extrait qui décrit l'autoplastie induite par l'identification à l'agresseur se confond avec la « transe analytique » (*ibid.*, p. 132) dont il parle dans le contexte plus large des parents, adultes et analystes.

Le syntagme « délier la langue » intervient également de manière révélatrice dans la conclusion de l'article :

« Je serai heureux [...] si vous suiviez mon conseil d'attacher, dorénavant, plus d'importance à la manière de penser et de parler de vos *enfants*, de vos *patients* et de vos *élèves*, derrière laquelle se cachent des critiques, et ainsi leur *délier la langue*, et avoir l'occasion d'apprendre pas mal de choses » (Ferenczi, 1932a, p. 134 ; souligné par nous).

La même série réémerge : « enfants, élèves et patients », sous-entendu le groupe antagoniste des « parents, éducateurs et analystes ». Les éléments de la première série partagent la langue des victimes, ceux de la seconde, la langue des bourreaux. La première langue métaphorise la passivité et la soumission, tandis que l'autre métonymise l'autorité sadique, voire l'emprise perverse. En conséquence, le titre « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant » fonctionnerait comme une espèce de « souvenir écran » condensant toutes ces séries de personnages majeurs et mineurs impliqués dans un scénario sadomasochiste. On répétera que Ferenczi confond volontairement et superpose constamment dans le texte les problèmes afférents à la posture de l'analyste et au contre-transfert et ceux de la séduction infantile.

CONFUSION DE LANGUES PROPREMENT DITES

Le titre « Confusion de langues » choisi par Ferenczi pour rebaptiser sa communication de septembre 1932 renvoie intertextuellement à son *Journal clinique*, intime et « autographique », rédigé entre le 7 janvier et le 2 octobre de la même année, au fil duquel l'on peut suivre la gestation des idées développées dans ladite conférence. Ce renvoi ne concerne pas uniquement le contenu de ces écrits fragmentaires de Ferenczi, publiés à titre posthume, mais aussi leur forme. Si la position de l'analyste et le traumatisme constituent la double thématique axiale du *Journal*, faisant écho au thème central de la communication de Ferenczi qui constitue l'objet de notre contribution, on relèvera avec intérêt que ce manuscrit exceptionnel figure en lui-même une véritable tour de Babel puisqu'il est composé dans un curieux mélange d'hongrois, d'allemand, de français, de latin, de grec et d'anglais.

Ce plurilinguisme possède une justification historique, puisque, à l'époque les élites de l'Europe centrale étaient souvent polyglottes. Nonobstant, il est impossible de dissocier ce chaos linguistique de la confusion de langues métaphorique dont souffraient les patients de Ferenczi (Korff-Sausse, 2006, p. 13-14). Rappelons ici ce que Nietzsche avait audacieusement avancé dans la préface du *Gai savoir*, dix-sept ans avant l'*Interprétation des rêves* de Freud :

« Le déguisement inconscient de besoins physiologiques sous le costume de l'objectif, de l'idéal, du purement spirituel atteint un degré terrifiant et assez souvent je me suis demandé si, somme toute, la philosophie jusqu'à aujourd'hui n'a pas été seulement une interprétation du corps et une mécompréhension du corps » (Nietzsche, 1882, p. 28-29).

On peut aisément comprendre que toute philosophie et toute expression intellectuelle représentent l'autobiographie d'un corps et l'exégèse d'un inconscient. C'est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de théorisations psychanalytiques mobilisant directement les expériences infantiles et la fantasmagorie inconsciente.

Si tout concept métapsychologique et toute intellectualisation comportent un composant intime et autobiographique, la prudence s'impose néanmoins dans l'utilisation des ressorts psychobiographiques d'une œuvre, afin d'éviter les simplifications et les raccourcis grossiers. Un exemple significatif de cette attitude « scientifique » : Onfray (2010) a échafaudé son brûlot contre Freud en s'appuyant sur cette même citation de

Nietzsche, affirmant que l'inventeur de la psychanalyse avait projeté sur l'humanité et universalisé ce qui avait constitué son propre complexe morbide. Certains psychanalystes ont fait preuve d'une égale imprudence lorsque, transposant fidèlement le contenu de sa théorie sur la vie de Ferenczi, ils ont soutenu que celui-ci aurait été victime d'abus sexuels de la part de son père, que sa mère aurait tacitement cautionnés par un silence complice (Harrus-Révidi, 2004, p. 10).

Nous estimons que ce n'est pas tomber dans le piège d'un biographisme périlleux ou simplificateur que de rappeler que les notes de Ferenczi sont pour la plupart rédigées en allemand, langue que le psychanalyste d'origine hongroise avait certes apprise pendant ses études à Vienne, mais qui est surtout celle de son analyste et père spirituel Freud. Il se révèle également difficile de ne pas relever, après bien d'autres avant nous⁷, que Ferenczi insère dans ses notes germanophones la phrase suivante en anglais : « L'idée du nourrisson savant n'a pu être découverte que par un nourrisson savant⁸. » Cette phrase fait référence au concept proprement ferenczien du « nourrisson savant » – encore une métaphore –, qui émerge dans plusieurs textes du psychanalyste hongrois parmi lesquels « Confusion de langue » (1932a, p. 133), et qui est à l'origine de plusieurs exégèses psychanalytiques⁹ mais aussi littéraires¹⁰. Il s'agit de l'enfant traumatisé, prématurément grandi, qui se voit contraint à parler parallèlement à sa langue naturelle de tendresse, la langue étrangère de la passion imposée par la séduction adulte. Le fait que Ferenczi révèle son identification à sa propre création métapsychologique, au nourrisson savant « bilingue », à travers un saut vers une autre langue, l'anglais, différente de celle de son maître Freud, revêt sans doute la signification d'une *tentative de déprise de l'emprise du père de la psychanalyse*. En conséquence, on pourrait traduire l'aveu de Ferenczi comme suit : J'ai inventé le « nourrisson savant », j'ai créé un nouveau concept métapsychologique, je m'identifie au nourrisson savant à qui l'on impose une autre langue, j'exprime mon autonomie scientifique en anglais, je me distancie de papa Freud¹¹.

7. Cf., à titre d'exemple, Bokanowski, 2001a, p. 29 et Arnoux, 2001, p. 33-35.

8. Ferenczi, « Notes et fragments » (note du 30.11.32), dans *Œuvres complètes*, t. IV, p. 313. On rappellera que ces « Notes et fragments », rédigés entre octobre et décembre 1932, font suite au *Journal clinique* (janvier-octobre 1932).

9. Cf. l'ouvrage collectif sous la direction de Bokanowski 2001a.

10. Cf., à titre d'exemple, le roman fantastique de Bruckner, 1992.

11. Sur la « confusion de langue » chez Ferenczi et le « nourrisson savant », cf. Bokanowski, 2001a, p. 29-30 et Arnoux, 2001, p. 33-35.

Beckett, qui a lui-même traduit en français ses œuvres rédigées dans sa langue maternelle anglaise, a avoué à la fin de sa vie qu'il avait changé de langue « pour être quelqu'un ¹² », donc pour singulariser son existence, à la façon du héros du « roman familial » qui modifie en imagination sa généalogie afin d'échapper à l'autorité parentale ¹³. Pour donner un exemple plus pathologique, le fameux écrivain schizophrène Wolfson utilisait les langues étrangères pour étouffer le son insupportable de sa langue maternelle ¹⁴. De son côté, la psychanalyste Julia Kristeva, de nationalité française mais d'origine bulgare, parle de matricide et de désir de dépasser les « performances » des géniteurs lorsqu'on choisit d'adopter une langue différente de celle de ses parents ¹⁵. Peut-on parler de manière analogue de « parricide » dans le cas de Ferenczi, qui s'est auto qualifié, non sans complaisance, d'« enfant terrible de la psychanalyse » (1931, p. 99) ? Ne pourrait-on pas soutenir *in fine*, en paraphrasant les propos du psychanalyste hongrois, que l'idée de confusion de langue n'a pu être découverte que par un être lui-même pris dans les rets de cette « confusion » ?

CONFUSION DE LANGUES MÉTAPSYCHOLOGIQUES

L'idée de basculer vers une autre langue afin d'échapper à l'autorité parentale et de marquer sa singularité propre nous conduit au dernier type de confusion de langue que l'on peut déceler dans le titre, si l'on inscrit le texte dans la théorie et l'histoire de la psychanalyse, conformément à notre lecture d'inspiration poststructuraliste. Il s'agit de la mésentente entre Freud et Ferenczi, chacun s'obstinant à parler sa propre langue métapsychologique.

12. Sur la question de l'écriture bilingue de Beckett, qui intrigue tant de littéraires et tant de psychanalystes, cf. l'analyse de Montini, 2008, p. 77-86. Cf. aussi Arnoux, 2001, p. 33-34.

13. Sur le lien entre « Confusion de langue » et « roman familial », cf. Fleury, 2000 p. 37-41.

14. Wolfson explique les principes de son système linguistique et l'usage quotidien qu'il en fait dans son livre, préfacé par Gilles Deleuze, *le Schizo et les Langues*, 1970.

15. Cf. Kristeva, 1996, p. 68-69 : « Il y a du matricide dans l'abandon d'une langue natale, et j'ai souffert de perdre cette ruche thrace, le miel de mes rêves, ce n'est pas sans le plaisir d'une vengeance, certes, mais surtout sans l'orgueil d'accomplir ce que fut d'abord le projet idéal des abeilles natales. Voler plus haut que les parents : plus haut, plus vite, plus fort. »

La langue de Freud

Freud avait soutenu entre 1895-1897 que le trauma¹⁶ est l'effet pathogène d'un attentat sexuel incestueux, avant de renier en bloc cette théorie au profit de l'idée du fantasme hystérique qui plongerait ses racines dans la phylogenèse. On rappellera ici la théorie freudienne de l'après-coup et de la constitution du traumatisme en deux temps correspondant à deux scènes de temporalité différente, ainsi que l'objection jungienne selon laquelle la scène ancienne constitue l'effet d'une reconstitution imaginaire *a posteriori* (« rétroactivité »). Pour se tirer de cet embarras, Freud postula une réalité encore plus ancienne, au-delà de l'existence individuelle. Il soutint donc l'existence de fantasmes originaires transmis phylogénétiquement en parlant de « traces mnésiques héritées¹⁷ ». Renvoyant donc le concept de l'après-coup à des scènes réellement vécues dans la phylogenèse, il relia celui-ci à une « angoisse de réel¹⁸ ». Ce qui remet en cause l'idée de la source purement endogène du traumatisme chez Freud après l'abandon de la théorie de la séduction de l'hystérique par le père incestueux.

À partir des années 1920, la théorie du trauma est relayée par une sorte de seconde topique qui privilégie la problématique économique du traumatisme. Celui-ci représente une effraction du pare-excitations, bouclier de l'organisme psychique destiné à filtrer la masse des excitations. La *désaide* du nourrisson devient le paradigme de l'angoisse par débordement, lorsque le signal d'angoisse ne permet plus au moi de se protéger de l'effraction quantitative, que celle-ci soit d'origine externe ou interne. La description du dispositif du pare-excitations dans « Au-delà du principe de plaisir », conjointement avec celle du mécanisme de la projection, lequel déplace à

16. Rousseau-Dujardin (2003) attire l'attention sur le fait que, dans le corpus freudien, il n'est question que de *trauma*, non de traumatisme. C'est pourquoi il propose la distinction entre « traumatisme », qui s'appliquerait à l'événement extérieur qui frappe le sujet, et « trauma », qui concernerait l'effet produit par cet événement chez le sujet. Pour sa part, Bokanowski (2001b), s'appuyant sur l'évolution en trois temps du concept de traumatisme dans l'œuvre freudienne, propose de distinguer les trois termes « traumatisme », « traumatique » et « trauma » en leur attribuant des valences différentes au regard de l'organisation psychique et des paramètres auxquels nous confrontent ceux-ci, notamment au regard de la cure psychanalytique.

17. Ces fantasmes sont étudiés par Laplanche et Pontalis, 1985.

18. S'agissant de l'explication phylogénétique, « exogène, extrinsèque à la psychanalyse » (Laplanche, 1987 p. 100), elle est exposée de manière synthétique dans le manuscrit freudien *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, 1986. On notera l'influence de Freud par les théories du biologiste et philosophe Ernst Haeckel, qui postulait que l'ontogénèse constitue la récapitulation de la phylogenèse. Dans la même veine, signalons le texte ultérieur de Ferenczi, « Thalassa : Essai sur la théorie de la génitalité » (1924), p. 250-323.

l'extérieur les excitations pulsionnelles pour qu'elles soient traitées comme des stimuli externes par la barrière para-excitative¹⁹, impose encore de nuancer la théorie freudienne de l'intériorité « pure » du traumatisme après le renoncement de la *neurotica*²⁰.

La langue de Ferenczi

Pour Ferenczi, qui prend en compte le caractère démoniaque de la compulsion de répétition, le trauma n'est pas seulement lié aux conséquences d'un fantasme de séduction, mais trouve son origine dans les avatars d'un certain type de destin libidinal lié à l'action excessive et violente d'une excitation sexuelle prématurée pendant l'enfance, provoquée par un adulte séducteur. Élargissant la question de la séduction telle qu'elle avait été théorisée jusque-là par Freud, Ferenczi fait une avancée considérable en envisageant l'étiologie traumatique comme le résultat d'une effraction somatopsychique, d'un désaveu de l'acte de séduction par l'adulte et d'un refus de reconnaissance de la détresse de l'enfant. Non seulement la sexualité est loin d'être seule en question, mais encore, défendant sa conception de double confusion de langue (sexuelle et transférentielle), Ferenczi met en valeur une modalité jusque-là inaperçue du trauma, puisqu'il met en cause la nature de l'objet et, par voie de conséquence celle de l'analyste (Bokanowski, s.d.).

On ajoutera que l'anthropologie psychanalytique proposée par Ferenczi dans *Thalassa* suggère un traumatisme venu « du dehors ». Le traumatisme originel provient d'une catastrophe naturelle : émergence des continents, fragilité de la vie terrestre, séparation du soma et du germen, nécessité de copuler pour sauver l'espèce, malthusianisme imposé par les glaciations quaternaires.

En somme, le postulat du primat de l'origine exogène du traumatisme, l'idée de l'attentat sexuel réel qui renoue avec la *neurotica* de Freud, l'insistance sur l'élaboration du contre-transfert, le plaidoyer contre le cadre analytique classique et les diverses expérimentations de Ferenczi (technique active, analyse mutuelle, technique de relaxation) ont provoqué un schisme entre le psychanalyste hongrois et son maître, et déclenché une confusion irrémédiable des langues métapsychologiques.

19. Cf. Freud, 1920, p. 68-74.

20. Les traces de la *neurotica* persistent tout au long du corpus freudien et Laplanche (1987, p. 89-148) le démontre de manière circonstanciée.

La « langue de cygne » de Ferenczi

« Confusion de langue », qui condense une grande partie des théories de Ferenczi sur le traumatisme a, par un fait ironique, constitué un réel traumatisme pour son auteur. En pleine période de rédaction de son *Journal clinique*, en route pour le congrès de Wiesbaden où il va présenter « Confusion de langue », Ferenczi fait étape à Vienne. Lorsqu'il prend connaissance du texte, Freud, fortement perturbé par la conception du traumatisme qu'il expose, laquelle lui paraît régresser vers la séduction réelle, demande à son disciple de renoncer à sa contribution. Constamment pris en tenaille entre sa fidélité à son maître et sa propre créativité, Ferenczi la présente quand même, défendant cette fois jusqu'au bout la singularité de sa propre langue.

Détail intrigant, la « Confusion de langue » fut le véritable « chant du cygne » de Ferenczi. Une forme d'anémie incurable devait se déclarer peu après le congrès. Voilà ce qu'il confesse dans son *Journal clinique* :

« Dans mon cas, une crise sanguine est survenue au moment même où j'ai compris que non seulement je ne peux compter sur la protection d'une "puissance supérieure", mais qu'au contraire, je suis piétiné par cette puissance indifférente, dès que je vais mon propre chemin – et non le sien » (Ferenczi 1932b, p. 375-376).

Et à la fin du *Journal*, il avance une réflexion très fructueuse sur la psychosomatique, en écho à ses échanges avec Groddeck, à en croire Korff-Sausse (2006, p. 18), avouant : « Une certaine force de mon organisation psychique semble subsister, de sorte qu'au lieu de tomber malade psychiquement, je ne peux détruire – ou être détruit – que dans les profondeurs organiques » (cité par Korff-Sausse, *ibid.*). Si l'on devait traduire dans notre propre langue cette stupéfiante réflexion de Ferenczi, l'on pourrait la résumer en ces termes : « Je meurs, car je ne parle pas la même langue que mon papa tyrannique, que je continue pourtant à vénérer. » Il ne s'agit plus ici d'une simple confusion de langue traumatisante, mais carrément d'une confusion mortifère²¹.

21. Ce que nous avançons ici n'implique pas que nous adhérons forcément à l'origine psychosomatique de la maladie de Ferenczi. Nous exposons ce que le psychanalyste hongrois lui-même conçoit comme vérité, à la façon dont nous accueillerions les vérités singulières qu'un patient amènerait dans l'espace de la cure analytique.

LES DESTINS DE « CONFUSION DE LANGUE »

Si cette inadéquation entre les deux langues métapsychologiques constitua un violent traumatisme pour Ferenczi, elle en fut aussi un pour toute la communauté psychanalytique, tiraillée entre les idées de Freud et celles de Ferenczi (Balint, 1968, p. 242 *sq.*), et surtout pour Freud qui devait avouer que « tout s'est passé comme avec Rank, mais en bien plus triste », faisant allusion à la dissidence et à l'éloignement irrévocable de l'auteur du *Traumatisme de la naissance* (Assoun, 2009). Nonobstant, certains points troublants laissent penser que « Confusion de langue », qui avait tant ébranlé Freud, lui avait également offert un terrain de réflexions nouvelles.

Dans « Construction dans l'analyse », l'un des écrits techniques majeurs de Freud, ce dernier prône la sincérité vis-à-vis des patients, s'agissant des fausses constructions proposées par l'analyste, sur un mode qui rappelle Ferenczi : « Nous pouvons conclure que nous nous sommes trompés et, sans perdre pour cela notre autorité, nous l'avouons à notre patient à une occasion propice » (1937, p. 274). Ces propos nous apparaissent comme une réplique à ce que Ferenczi reprochait aux analystes dans « Confusion de langue » (1932a, p. 128) : « Je ne suis pas moins reconnaissant à ces patients qui m'ont appris que nous avons beaucoup trop tendance à persévérer dans certaines constructions théoriques, et à laisser de côté des faits qui ébranleraient notre assurance et notre autorité. »

Par ailleurs, dans *l'Homme Moïse et la Religion monothéiste*, dans lequel il établit un bilan « testamentaire » de ses théories sur le trauma, Freud évoque pour la première fois dans son œuvre les « atteintes précoces du moi » (1939, p. 161) à la suite d'expériences traumatiques (« blessures narcissiques », *ibid.*) porteuses de graves répercussions sur l'identité. Il développe l'exemple de la sexualité d'un jeune garçon précocement effractée par la perception des ébats sexuels de ses parents, qui se traduit par une confusion identificatoire. Or dans la partie théorique de son élaboration, Freud ne rattache pas seulement ces traumas à « des perceptions sensorielles affectant le plus souvent la vue et l'ouïe », mais aussi à « des expériences touchant le corps même du sujet » (*ibid.*, p. 161-162), dont la portée pathogène dépend du facteur quantitatif (*ibid.*, p. 160). En concevant les effets négatifs²² de ces intrusions précoces, derrière lesquelles semble se

22. Se focalisant sur les effets positifs du traumatisme décrits par Freud dans ce texte, Korff-Sausse (2006, p. 25) relève l'idée que la répétition du traumatisme favorise une meilleure intégration

profiger la séduction parentale, il évoque la création d'un kyste traumatique (« État dans l'État », 1939, p. 164), rebelle à toute communication avec le reste du moi²³, ce qui fait penser au clivage autoplastique décrit dans « Confusion de langue », ainsi qu'à la « crypte » qu'Abraham et Török (1978, p. 229-324) ont conceptualisé, inspirés par Ferenczi. L'ensemble du développement de Freud laisse transparaître l'influence ferenczienne, ce qui incite Bokanowski (2001, p. 31) à spéculer que le maître a incorporé les idées de son acolyte défunt dans sa pensée, par une sorte d'introjection de l'objet perdu²⁴. Si l'on prend de surcroît en considération la remarque que nous avons signalée à propos de « Construction dans l'analyse », l'on pourrait parler en l'espèce d'une *fusion* des langues métapsychologiques de Freud et de Ferenczi.

Si elle ne se réclame pas de Ferenczi, Anna Freud quant à elle se réapproprie néanmoins, dans son ouvrage *Le Moi et les Mécanismes de défense* en 1936, le concept d'identification à l'agresseur que le psychanalyste hongrois avait introduit dans « Confusion de langue » en 1932. Alors que, pour Ferenczi, l'enfant empreint de la tendresse de son érotisme pré-génital introjecte l'adulte passionnel, généralisé et culpabilisé qui l'agresse sexuellement, afin de survivre psychiquement, la fille de Freud applique ce concept à des enfants qui n'ont pas été maltraités et qui devancent une agression redoutée en s'identifiant à l'agresseur et en devenant eux-mêmes agresseurs. Elle cite par exemple le cas d'un écolier qui s'approprie sur un mode caricatural les expressions de l'instituteur dont il craint les remontrances ou celui d'une fillette qui a peur des fantômes et s'en défend en imaginant être elle-même un fantôme. C'est aussi une forme de maîtrise de l'angoisse face à l'autorité, comme dans le cas de l'enfant qui redoute une punition maternelle et réagit en se mettant à frapper sa mère. En somme, comme le résume bien Dupont

psychique, ce qui « répète » une idée analogue que Ferenczi avait énoncée en 1932 dans « Réflexions sur le traumatisme ».

23. Cette « enclave du psychisme », selon l'heureuse expression de Bokanowski (2001b), qui peut cependant réussir à dominer la partie saine du psychisme et conduire à la psychose, est différente à notre sens de la déchirure du moi que Freud décrit dans son texte « Le clivage du moi dans les processus de défense » (1938, p. 283-286), laquelle constitue une solution habile du moi pour se prémunir contre de puissantes revendications pulsionnelles sous l'influence d'un traumatisme psychique.

24. Alors que Bokanowski (2001a, p. 31) s'efforce de donner un soubassement inconscient à cette incorporation des idées de Ferenczi par Freud, Korff-Sausse (2006, p. 23), se référant de manière plus générale aux derniers textes de Freud, rédigés entre 1933 et 1938, taxe le père de la psychanalyse de plagiat pur et simple.

(2000, p. 23), « chez Anna Freud il s'agit d'agressions fantasmées ou bien mineures, tandis que chez Ferenczi, il s'agit d'un danger réel vital pour la victime de l'agression ». On ajoutera ici que le « syndrome de Stockholm », inventé par le psychiatre Nils Bejerot, repose lui aussi sur le mécanisme de l'identification à l'agresseur d'abord décrit par Ferenczi avant d'être repris par Anna Freud et d'autres psychanalystes comme Lagache (1962, p. 111-119) ou Spitz (1994).

Venons-en à présent à trois auteurs qui reconnaissent ouvertement leur dette envers « Confusion de langue ». On mentionnera tout d'abord Balint, grand disciple de Ferenczi, son analysant et son exécuteur testamentaire, qui a eu l'audace de transférer son expérience analytique vers la médecine et d'intégrer la dimension relationnelle dans le processus de soins. Dans son ouvrage *Le Médecin, son malade et la maladie* (1960), Balint renouvelle la notion de confusion de langue en donnant des exemples de mésentente langagière entre médecin et patient, potentiellement générateurs de souffrance. Préoccupé par sa démarche diagnostique et sa décision thérapeutique, le médecin ne porte pas suffisamment d'attention à ce que le patient tente de lui communiquer dans un autre registre. Le cas le plus fréquemment analysé est la réponse « vous n'avez rien » qui, bien que techniquement juste, est susceptible d'être perçue par le patient comme un refus du médecin d'entendre son problème. Cette confusion de langue rejoint la notion de sens différent revêtu par les mots selon qu'ils sortent de la bouche du médecin ou de celle du patient. Il nous paraît important de préciser à cet égard que Balint n'a pas choisi de développer, à partir du texte de son maître, la confusion explicite entre le « langage » de l'adulte et le « langage » de l'enfant, mais la confusion de langue entre analyste et analysant qui réside dans le « subtexte » de l'article de Ferenczi et qui concerne l'inégalité de discours entre les parties du « pacte » analytique.

Pour sa part, Bourdier (1970, p. 19-42) renouvelle la déclinaison du concept ferenczien de « nourrisson savant » qui apparaît dans « Confusion de langue », à savoir la prématuration de l'enfant victime d'attentat sexuel. S'appuyant sur sa riche expérience clinique, Bourdier découvre que, à l'inverse des enfants gravement perturbés des parents *borderline*, la progéniture des parents psychotiques affiche une adaptation cognitive et intellectuelle remarquable, voire une suradaptation et une hypermaturité relevant de mécanismes complexes dans leur double aspect d'authenticité et d'aménagements pseudo ou « comme si... ». Si cette hypernormalité et cet adultomorphisme impliquent un recours massif à des images substitutives, ils

renvoient également à l'hypothèse d'une fonction maternelle précoce renforcée chez les mères psychotiques. De telles mères protégeraient des angoisses schizoparanoïdes, mais ne permettraient pas l'établissement progressif de la position dépressive, condamnant l'enfant à l'hyperadaptation ou la mort. Devant la rupture narcissique brutale que constitue l'irruption de la mère psychotique, l'identification au substitut, c'est-à-dire la fonction soignante – l'enfant-thérapeute dont parle Ferenczi (1932a, p. 133) –, contribue à la maîtrise d'affects intolérables en soutenant les fantasmes de restauration de l'objet menacé. C'est là, dans ce renversement des rôles parent-enfant, que surviennent certaines expériences sexuelles décisives et méconnues et qu'apparaît le malentendu traumatique du double langage de la tendresse et de la passion, point de départ d'un processus d'hypermaturation, mais aussi, dans certains cas, de perversions ou de distortions de la personnalité. Ainsi, seule une frontière ténue sépare parfois les vocations de soin et d'entraide et les conduites de séduction et de malignité. Le mérite de Bourdier est d'avoir été l'un des tous premiers psychanalystes, en France, à explorer la question du statut méta-psychologique de l'hypermaturité chez l'enfant et d'avoir su adapter la foisonnante pensée de Ferenczi au champ de la psychose.

Enfin, Jean Laplanche, faisant une relecture minutieuse des positions freudiennes sur le trauma, avoue sans ambages que « Confusion de langue » de Ferenczi fait figure de préface à la théorie sur la séduction généralisée (1987, p. 89-148). Il récuse néanmoins les termes « langue » et « langage » employés par le psychanalyste hongrois, rappelant que le monde adulte communique à travers des messages à la fois linguistiques, prélinguistiques et paralinguistiques. Le langage passionnel de l'adulte, dont parle Ferenczi, se décline chez Laplanche en langue verbale, langue des gestes, des conventions, des mimiques ou des affectss, en signaux émis par le regard, la voix et l'ensemble du corps : en somme il regroupe les contenus du registre « sémiotique » et du registre « symbolique » décrits par Kristeva (1974, p. 17-100). Si le langage de l'adulte est traumatisant pour l'enfant, c'est parce qu'il véhicule un sens qu'il ignore et parce qu'il manifeste la présence de l'inconscient parental (Laplanche, 1987, p. 124). Mais à l'inverse de Lacan²⁵, Laplanche affirme que « cette manifestation de l'inconscient est

25. Il serait tentant de faire une lecture de « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » de Lacan à partir de la « Confusion de langue » de Ferenczi, qui est citée dans le texte de Lacan, or cela mériterait une étude approfondie distincte. La phrase suivante pourrait constituer le

irréductible aux seules potentialités polysémiques d'un langage en général : le problème reste, [...] celui d'un inconscient individuel » (1987, p. 124).

Quant aux messages que l'adulte émet, ils sont énigmatiques dans la mesure où ils relèvent de l'énigme de l'inconscient, donnée majeure que Ferenczi ne semble pas prendre en compte. L'enfant reçoit de l'adulte des « signifiants énigmatiques », à savoir des *messages imprégnés de significations sexuelles inconscientes*, qui suscitent un travail de maîtrise et de symbolisation difficile, voire impossible, et qui laissent nécessairement derrière eux des restes inconscients, que Laplanche nomme « les objets-sources de la pulsion ».

« Il ne s'agit pas d'une vague confusion des langues, comme la voulait Ferenczi, mais très précisément d'une inadéquation des langages, inadéquation de l'enfant à l'adulte, mais aussi et primordialement inadéquation de l'adulte à l'objet-source qui l'agit lui-même » (Laplanche, 1987, p. 128-129).

On soulignera que cette théorie de séduction généralisée, qui décrit la situation originaire d'une confrontation de l'enfant à un adulte lui proposant des messages qu'il n'est pas en mesure de décrypter pleinement, constitue l'un des développements les plus élaborés de la confusion de langues sexuelles « inadéquates » postulée par Ferenczi.

EN GUISE DE CONCLUSION

On insistera sur la polyvalence et la richesse théorico-clinique de ce texte, qui traite aussi bien des modalités techniques du cadre analytique que de problèmes psychopathologiques et de problématiques anthropologiques. La posture de l'analyste, la relation transférentielle/contre-transférentielle, la régression dans la cure, le comportement des parents, des éducateurs et, plus généralement, des personnes en position d'autorité, l'inadéquation entre l'univers adulte et le monde de l'enfant, la maturation précoce du mineur traumatisé, l'introjection de l'agresseur, autant de réflexions qui font preuve d'une pensée foisonnante qui a trouvé une application fructueuse dans le champ de la névrose, de la psychose et de

point de départ d'une telle recherche : « À la vérité, on aimerait en savoir plus sur les effets de la symbolisation chez l'enfant, et les mères officiantes dans la psychanalyse, voire celles qui donnent à nos plus hauts conseils un air de matriarcat, ne sont pas à l'abri de cette confusion des langues où Ferenczi désigne la loi de la relation enfant-adulte » (Lacan, 1953, p. 241-242).

l'« astructuration » *borderline*, ainsi que dans le champ de la psychopathologie de la vie quotidienne, par l'extension de découvertes psychopathologiques et leur érection en données ontologiques.

Pour finir, on reviendra sur le titre de la contribution de Ferenczi, point de départ de notre réflexion, et on ajoutera qu'il acquiert une résonance différente à notre époque marquée par une babélisation linguistique tout autre. Dans le contexte actuel où l'on a tendance à mesurer, à quantifier et à objectiver la souffrance humaine et où l'on entend des voix officielles proclamant que « la psychanalyse ne fait plus partie du socle de connaissances nécessaires au psychiatre²⁶ », le travail en institution commence à être en proie à une véritable confusion de langues entre les cliniciens de formation freudienne et les praticiens – notamment issus des nouvelles générations – qui ne communiquent que sur le mode du DSM. Parviendrons-nous à convertir cette confusion en une fusion créative ou vivrons-nous un nouveau schisme traumatique et un phagocytage du langage vibrant de la psychanalyse par la « novlangue » (Orwell, 1972) impérialiste du DSM ? L'optimisme d'un Ferenczi aurait aimé envisager la première possibilité.

Remerciements : Nous aimerions exprimer notre gratitude envers M. Philippe Givre, qui non seulement a enrichi notre travail par ses commentaires constructifs, mais constitue à nos yeux un modèle de transmission de connaissances et de posture pédagogique. C'est pourquoi nous lui dédions cet article.

BIBLIOGRAPHIE

Note : Lorsqu'une deuxième date figure dans une référence bibliographique après l'indication de l'édition, elle renvoie à la date de l'édition que nous avons utilisée dans notre texte.

ABRAHAM, N. ; TÖROK, M. 1978. *L'Écorce et le Noyau*, Paris, Flammarion, nouvelle édition révisée et complétée, 1987.

ARNOUX, D.J. 2001. « Les langues multiples de la perception », dans T. Bokanowski (sous la direction de), *le Nourrisson savant : Une figure de l'infantile*, Paris, In Press, p. 33-44.

ASSOUN, P.-L. 2009. *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, Paris, Puf.

BALINT, M. 1960. *Le Médecin, son malade et la Maladie*, Paris, Payot, 1999.

26. Propos adressés à l'ARS et aux autorités par le professeur de psychiatrie générale de Reims, qui a supprimé depuis un an le poste d'interne du centre Antonin Artaud – peuplé de psychanalystes – du pôle rémois (cité par Chemla, 2015, p. 9).

- BALINT, M. 1968. *Le Défaut fondamental*, Paris, Payot & Rivages, 2003.
- BOKANOWSKI, T. 2001a. « Le concept de “nourrisson savant”, une figure de l’infantile (L’infantile, le trauma et l’asphyxie de la vie psychique) » dans T. Bokanowski (sous la direction de), *Le Nourrisson savant : Une figure de l’infantile*, Paris, In Press, p. 14-32.
- BOKANOWSKI, T. 2001b. « Traumatisme, traumatique, trauma ; le conflit Freud/Ferenczi » [en ligne], Paris, dans *Société psychanalytique de Paris*, disponible sur : <http://www.spp.asso.fr/wp/?p=5906> (page consultée le 1^{er} mai 2015).
- BOKANOWSKI, T. [s. l et s. d.]. « Le Concept de traumatisme en psychanalyse » [en ligne], dans *Groupe Méditerranéen de la Société Psychanalytique de Paris (SPP)*, disponible sur : <http://www.groupemed.fr/index.php/bulletin/conference-publique/leconcept-de-traumatisme-en-psychanalyse-t-bokanowski> (page consultée le 29 avril 2015).
- BOURDIER, P. 1970. « L’hypermaturation des enfants de parents malades mentaux : Problèmes cliniques et théoriques », *Revue française de psychanalyse*, 1972, vol. 36, n° 1, p. 19-42.
- BRUCKNER, P. 1992. *Le Divin Enfant*, Paris, Le Seuil.
- BRUSSET, B. 2013. *Au-delà de la névrose : Vers une troisième topique*. Paris, Dunod.
- CASSIN, B. 2009. « ... et les langues ? », dans J.-J. Gorog et al, *Ferenczi après Lacan*, Paris, Hermann, p. 11-22.
- CHEMLA, P. 2009. « Neutralité malveillante », *La Clinique lacanienne*, 1, p. 43-59.
- CHEMLA, P. 2015 (le 7 février). *Transmettre : Intervention pour le séminaire d’Heitor de Macedo sur la transmission*, Paris, Fédérations des ateliers de psychanalyse, p. 1-22 (inédit).
- DUPONT, J. 2000. « La notion du trauma chez Ferenczi et ses effets sur la recherche psychanalytique ultérieure », *Filigrane*, p. 19-32.
- ESTELLON, V. 2010. « Un précurseur d’une psychanalyse des limites : Sándor Ferenczi », dans V. Estellon, *États-Limites*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je ? », chapitre V, p. 64-70.
- FERENCZI, S. 1924. « Thalassa : Essai sur la théorie de la génitalité », tr. fr. dans *Psychanalyse*, t. III, *Œuvres complètes 1919-1926*, Paris, Payot, 1974, p. 250-323.
- FERENCZI, S. 1931. « Analyse d’enfants avec les adultes », tr. fr. dans *Psychanalyse*, t. IV, *Œuvres complètes 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 98-112.
- FERENCZI, S. 1932a. « Confusion de langue entre les adultes et l’enfant : le langage de la tendresse et de la passion », tr. fr. dans *Psychanalyse*, t. IV *Œuvres complètes 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 125-135.
- FERENCZI, S. 1932b (janvier-octobre). *Journal clinique*, tr. fr. Paris, Payot & Rivages, 2014 [1985].

- FERENCZI, S. 1930-1933. « Notes et fragments », tr. fr. dans *Psychanalyse*, t. IV, *Œuvres complètes 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 266-316.
- FLEURY, E. 2000. « Confusions de langue et roman familial », *Savoirs et Cliniques*, 1, p. 37-41.
- FREUD, A. 1936. *Le Moi et les Mécanismes de défense*, tr. fr. Paris, Puf, 2001 [1949].
- FREUD, S. 1914-1915. *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, tr. fr. Paris, Gallimard, 1986.
- FREUD, S. 1920. « Au-delà du principe de plaisir », tr. fr. dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 41-115.
- FREUD, S. 1937. « Construction dans l'analyse », tr. fr. dans *Résultats, Idées, Problèmes*, t. II, 1921-1938, Paris, 1985, p. 269-281.
- FREUD, S. 1938. « Le clivage du Moi dans les processus de défense », tr. fr. dans *Résultats, Idées, Problèmes*, t. II 1921-1938, Paris, 1985, p. 283-286.
- FREUD, S. 1939. *L'Homme Moïse et la Religion monothéiste*, tr. fr. Paris, Gallimard, 1986.
- GENETTE, G. 1987. *Seuils*, Paris, Le Seuil.
- HARRUS-RÉVIDI, G. 2004. « Préface : Ferenczi et Freud, l'enfant et l'adulte », dans S. Ferenczi, *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, suivi de *Le Rêve du nourrisson savant* et d'*extraits du Journal clinique*, Paris, Payot & Rivages, p. 7-27.
- KORFF-SAUSSE, S. 2006. « Préface : Ferenczi, pionnier méconnu », dans S. Ferenczi, *Le Traumatisme*, Paris, Payot & Rivages, p. 7-29.
- KRISTEVA, J. 1969. *Σημειωτική : Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Le Seuil.
- KRISTEVA, J. 1974. *La Révolution du langage poétique*, Paris, Le Seuil.
- KRISTEVA, J. 1996. « L'amour de l'autre langue », dans *l'Avenir d'une révolte*, Paris, Calmann-Lévy, 1998, p. 61-85.
- LACAN, J. 1953. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, t. I, Paris, Le Seuil, 1999 [1966], p. 235-321.
- LAGACHE, D. 1962. « Pouvoir et personne », *L'Évolution psychiatrique*, 1, p. 111-119.
- LAPLANCHE, J. 1987. « Fondements : vers la théorie de la séduction généralisée », dans *Nouveaux Fondements pour la psychanalyse*, Paris, Puf, 2008, p. 89-148.
- LAPLANCHE, J. ; PONTALIS, J.-B. 1985. *Fantasme originnaire, Fantasme des origines, Origines du fantasme*, Paris, Hachette.
- MONTINI, C. 2008. « La traduction comme exorcisme du corps dans l'écriture bilingue de Samuel Beckett », dans *Le Corps et ses traductions*, Paris, Éd. Desjonquères, p. 77-86.
- NIETZSCHE, F. 1882. « Préface », tr. fr. dans *Le Gai Savoir*, Paris, Flammarion, 2000, p. 25-33.
- ONFRAY, M. 2010. *Le Crépuscule d'une idole*, Paris, Grasset.
- ORWELL, G. 1949. 1984, Paris, Gallimard, nouvelle édition, 1972.

- ROUSSEAU-DUJARDIN, J. 1993. « Trauma », dans P. Kaufmann (sous la direction de), *L'Apport freudien*, Paris, Bordas, nouvelle édition, 2003.
- SACCO, F. 2001. « La figure du nourrisson savant ou le temps défiguré », dans T. Bokanowski (sous la direction de), *Le Nourrisson savant : Une figure de l'infantile*, Paris, In Press, p. 107-115.
- SPITZ, R.-A. 1962. *Le Non et le Oui : La genèse de la communication humaine*, tr. fr. Paris, Puf, 1994.
- WOLFSON, L. 1970. *Le Schizo et les Langues*, Paris, Gallimard.